

Guy Jimenes

Mon cher papa



Éditions Barbedogre
2025

Mon cher papa
a été publié une première fois
en 2007 (Fleurus, Les Petites sorcières)
puis en 2008 (éd. Oskar).

La présente édition est revue et corrigée.

Illustration originale de
Marie-Noëlle Pichard.

Ce roman fait l'objet, par ailleurs,
d'une réécriture plus ample :
J'ai décidé de t'écrire, chez Nathan,
(à partir de 11 ans).

© Éditions Barbedogre
12, allée des acacias
45800 Saint-Jean de Braye
barbedogre@guyjimenenes.net



Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.
Pour information, consulter les pages suivantes :
creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr
guyjimenenes.net/livres-electroniques



ISBN 978-2-9599627-1-4

1

Mon cher papa,

Je suis contente de t'écrire. J'ai plein de choses à te raconter ! Aujourd'hui, c'était la rentrée.

Question météo, ce n'est pas l'idéal : il pleut depuis trois jours. À cause de la pluie, j'aurais voulu que maman sorte la voiture ce matin pour m'emmener, mais elle m'a fait remarquer que l'école est à deux pas.

Je n'avais qu'à bien me couvrir et à prendre son parapluie Marie Poppins.

Tu imagines ? Tu le connais son vieux parapluie noir, et tu seras d'accord avec moi : c'est l'un des objets les plus hideux de la maison. Et inutile ! La toile en est si usée que les gouttes lui passent au travers sans éclater, ou alors de rire !

J'ai répondu à maman :

– Je ne voudrais même pas du parapluie de Madame Doubtfire ! Alors celui de Mary Poppins, qui remonte au déluge, tu peux te le garder...

Je sais ce que tu vas me dire : j'ai cherché à blesser maman, sachant combien elle adore les films de baby-sitter du siècle dernier. Mais écoute un peu sa réponse :

– Mélanie, pense à la planète !

Oui, tu as bien lu : « Pense à la planète ! » Je t'écris les sous-titres : voiture = pollution. Donc, en demandant

à maman de m'emmener à l'école pour cause de pluie froide et battante, je commettais une sorte de crime contre l'humanité et autres espèces vivantes !

J'ai trouvé ça très injuste.

– Avoue plutôt, ai-je répliqué, que tu as la flemme de t'habiller et de sortir. Au revoir, et à ce soir.

Et j'ai tourné les talons. « À ce soir » parce qu'elle tient à ce que je déjeune à la cantine.

J'ai encore ajouté :

– Ne mange pas tous les brownies, cette fois. Merci d'en garder pour mon goûter.

Je te raconte ça calmement, mais j'étais furieuse. Je me suis dirigée vers la porte. Je pouvais sentir le regard de maman comme s'il me brûlait la nuque. Elle m'a crié :

– Et TOI, merci de NE PAS claquer la...

Trop tard ! Le mot « porte » s'est perdu dans le fracas du lourd battant de bois.

Franchement, j'ai été la première surprise par la violence de mon geste. J'ai même jeté un regard en coin à la porte, histoire de voir si elle avait tenu le coup. Par chance, le fenestron était intact. Je ne me suis pas attardée, je n'avais pas envie de voir la tête de maman.

« Fenestron » est un des mots que je préfère. C'est toi qui me l'as appris le jour où tu as découpé la porte afin d'y aménager cette petite ouverture pour faire joli. Maman ne trouvait pas que c'était une bonne idée.

À demain, mon petit papa, parce que je ne t'ai pas raconté le dixième du quart de la moitié de ce que je voulais...

Mon papa chéri, je reprends la lettre que je n'ai pas finie hier. Et tu sais quoi ? Je ne vais pas te l'envoyer tout de suite : je vais attendre d'en avoir écrit quelques autres et je te les posterai toutes à la fois !

Moi j'adorerais ça, recevoir un paquet de lettres, m'installer confortablement et prendre le temps de les déguster comme des confiseries. En fait, je ne vais t'écrire qu'une seule lettre, jour après jour, chapitre par chapitre, comme un roman. Le roman de ma vie.

Il fait toujours un temps maussade. J'ai trouvé ce mot dans le dictionnaire : « Maussade = ennuyeux, triste, terne ». On ne le dit pas seulement du temps, on le dit aussi des gens. « Maussade = qui est peu gracieux, qui laisse voir de la

mauvaise humeur... » Alors « maussade », c'était moi hier.

Aujourd'hui, je ne vais pas te reparler de maman, sois tranquille ! Je vais te parler de mon amoureux... C'est Vincent, tu le connais, il est dans ma classe depuis le CE2 et je l'avais invité à mes dix ans. Tu as joué à la pétanque avec lui, ce jour-là, et il t'a mis une dérouillée...

Là, je parie que tu fronces les sourcils en te demandant pourquoi je me sentais « maussade », hier, à l'idée de retourner à l'école, au lieu de me réjouir. Pluie battante et froide ou pas, j'aurais dû me précipiter pour retrouver Vincent sous le préau. Il m'aurait accueillie avec son beau sourire craquant et j'aurais été fière de lui montrer ma nouvelle coiffure. (Parce que j'ai les cheveux courts maintenant, et ça me

va super bien, avec les brillants d'oreilles que vous m'aviez offerts à mon anniversaire.)

C'est normal de penser que j'aurais dû me précipiter à l'école, mais au lieu de ça j'ai traîné en route et je suis même arrivée en retard. Je l'ai fait un peu exprès, il faut dire.

Mlle Soulage a grimacé quand je suis entrée dans la classe, j'étais toute dégoulinante. Elle a ouvert la bouche pour me réprimander, puis a paru tout à coup se souvenir de quelque chose et elle s'est contentée de m'indiquer ma place.

Tu as compris ? C'est bien sûr grâce à toi que la maîtresse ne m'a pas grondée ! Elle sait que tu as quitté la maison. Tout le monde le sait dans l'école, les nouvelles vont vite, tu connais le quartier. Du coup, il y a

comme une gêne avec moi. Mes copines ne me regardent plus de la même façon, et je sais qu'elles y pensent. Mais qu'elles ne s'amuse pas à faire la moindre allusion ! Lisa, la langue de vipère qui critique tout le monde, a tenté le coup à la récréation du matin :

– Je suis au courant pour ton père.

J'ai répliqué :

– Et moi je suis au courant pour le tien.

Pour être franche, je ne sais absolument pas pourquoi j'ai prononcé cette phrase, elle m'est sortie toute seule. Lisa m'a alors lancé un regard de panique, avant de s'éloigner comme si je lui avais jeté un sort.

Un moment plus tard, à la cantine, Soraya m'a appris que le père de Lisa venait d'être arrêté par la police en

état d'ivresse. (Le père de Lisa en état d'ivresse, pas la police !)

N'empêche que les filles m'ont entendu répondre à Lisa et elles savent qu'elles ont intérêt à se la fermer. Du coup, elles discutent plutôt entre elles, j'ai remarqué, et me laissent à l'écart. Ce n'est pas plus mal, ça me repose. Cette année, j'ai envie d'être seule.

Bon, avec Vincent, c'est différent. Et tu te demandes bien pourquoi je l'ai ignoré en entrant dans la classe hier. Mais si tu imagines que c'est, comme avec mes copines, à cause de ton départ, tu te fiches le doigt dans l'œil.

Vincent, je l'aime de tout mon cœur, et il m'aime pareil, j'en suis sûre et certaine. Alors pourquoi on ne se parle plus ? Je devine à quoi tu penses : tu te dis qu'il y a une autre fille dans cette histoire, une rivale qui m'aurait volé mon

amoureux... Eh bien, tu te trompes complètement !

Si on ne se parle plus, Vincent et moi, c'est parce que la vie lui a joué un sale tour. Voilà, je l'ai dit. Un très sale tour. Et ça me dépasse, je ne sais pas quoi faire pour l'aider...

Je sens que je vais pleurer, alors si tu veux bien j'arrête là mon premier chapitre. Tu sauras la suite demain.

2

Hier, en rentrant de l'école, j'ai commencé par recopier les deux lettres que je t'avais déjà écrites, les deux premiers chapitres du roman de ma vie. Je les ai transcrites sur ce cahier neuf que tu tiens entre les mains. Enfin, que tu tiendras quand tu l'auras reçu !

Ça m'a pris un temps fou, et j'avais un de ces mal à la main ! En plus, je fais très attention à l'orthographe et tout. À propos, doit-on écrire : « un de

ces mal à la main » ou « un de ces mals » ? (En plus d'en plus, le pluriel de « mal » c'est « maux », mais franchement « un de ces maux », ce serait totalement nul !)

Bon, tout cela n'a aucune importance. De toute façon, je vais devenir un écrivain comme toi, une écrivaine. Si mon cahier est publié un jour, je sais qu'à la maison d'édition ils corrigeront les fautes avant d'imprimer le bouquin.

Justement, on a eu une discussion à ce sujet, à l'école. Omar croyait que les livres étaient fabriqués un par un par les auteurs, il ne se rendait pas compte du boulot que ça représenterait ! J'ai levé la main et Mlle Soulage m'a donné la parole. J'ai expliqué tout ce que je savais :

– Les écrivains envoient leur texte à Paris, à leur éditeur...

– Pas forcément à Paris, m’a interrompu la maîtresse qui cherche toujours la petite bête. Il y a aussi des maisons d’édition en régions. Mais continue...

Comme je n’avais parlé pratiquement à personne de toute la journée, j’ai tout balancé d’un seul jet, à la vitesse d’un lance-roquettes.

– ... et c’est l’éditeur qui décide de la couverture, du nombre de pages et parfois même du titre, et c’est encore l’éditeur qui, avec ses ordinateurs, réalise un modèle appelé maquette. La maquette peut être corrigée jusqu’au dernier moment, elle est ensuite imprimée, ça veut dire copiée des milliers de fois pareil, et les écrivains sont heureux et fiers quand ils reçoivent quelques exemplaires de leur livre tout neuf.

Je n'avais pas parlé de toi et n'avais pas l'intention de le faire, mais les autres savent bien d'où je tiens toutes ces informations.

– Ça doit être super d'avoir un père écrivain, a commenté Randy.

Du coup, je me suis trouvée bête, Randy a réalisé aussi ce qu'il venait de dire, et il y a eu un silence gêné.

Mais pourquoi je te raconte tout ça ? Si je me mets à te décrire dans le détail chacune de mes journées, je ne vais jamais réussir à te parler de Vincent !

N'empêche que cette histoire d'écrivain a un rapport avec mon amoureux.

Papa, est-ce que tu te rappelles la fois où tu es descendu de ton bureau hyper heureux en nous lançant :

– Ça y est, je le tiens !

Tu parlais de ton nouveau roman sur lequel tu cafouillais depuis des semaines,

ce qui te mettait de très mauvaise humeur. Cette fois, tu venais de trouver la bonne façon d'écrire ton livre.

Eh bien moi, c'est pareil à propos de Vincent. Si je n'ai pas encore réussi à t'écrire ce qu'il lui est arrivé, c'est que je cherche ma bonne façon. Je ne veux pas le faire n'importe comment, tu comprends. Je pourrais te balancer très vite la vérité, à ma manière lance-roquettes, mais ça gâcherait tout, ce serait juste une information brutale comme on en trouve dans les journaux.

Je veux surtout que tu saches pourquoi je suis si touchée par le malheur qui est arrivé à mon amoureux. Et pour ça, je dois d'abord te parler de nos jours heureux, à lui et à moi. Et cette fois, crois-moi, je sais exactement par quoi je vais commencer.

Mais maman m'appelle sur une autre ligne, je veux dire qu'elle tape sur le tuyau du radiateur, ça lui évite de monter jusqu'à ma chambre. Le dîner doit être prêt. Je te parie que c'est du poisson pané avec des coquillettes.

À demain, papa chéri. Promis, je t'écritrai TOUT sur Vincent.

Vincent, je ne l'ai pas aimé tout de suite, mais ça ne signifie pas que je l'aie détesté ! C'est juste que je ne l'aimais pas encore d'amour.

C'est arrivé au printemps dernier. Tu vas trouver ça stupide, toi qui n'es pas un grand sportif, mais c'est en jouant au basket avec lui que je suis tombée amoureuse. D'abord parce qu'il jouait merveilleusement bien. Tu sais ce que je veux dire, je n'ai rien d'une pom-pom girl, moi. Applaudir les frimeurs

en baggy et tee-shirt Tony Parker qui enroulent leur balle et dribblent entre les jambes, ce n'est pas mon genre. Et justement, le basket-frime n'est pas non plus le genre de Vincent.

Au terrain de jeu, je me suis vite fait ma place parmi les garçons. Il n'est pas rare, même, qu'on vienne me chercher. « On », c'est le petit groupe du quartier qui se retrouve après l'école, dès qu'il commence à faire beau. Grâce à l'heure d'été, les soirées sont plus longues et les parents nous laissent du temps libre. (À propos du terrain, je suis passé devant ce matin. Comme il a été mal nivelé, il est tout inondé, à cause de cette sale pluie qui n'arrête plus !)

Vincent n'habite pas exactement dans le quartier. C'est par hasard qu'il est passé un soir à vélo. Il a échangé

quelques mots avec nous. Je lui ai proposé de rester jouer. Il n'avait pas le temps et n'avait pas de bonnes chaussures, mais il m'a assuré qu'il viendrait la fois suivante. Ça m'a fait plaisir.

Le lendemain, à peine arrivé, il a commencé par critiquer le terrain et les panneaux qui ne sont pas réglementaires – et là je me suis dit que j'avais peut-être commis une erreur en l'invitant.

Je lui ai expliqué calmement qu'on s'en moquait des dimensions du terrain, que ça nous permettait même d'être bien tranquilles : les grands du quartier préféraient jouer sur les plateaux du stade et nous fichaient ainsi une paix royale.

Dès que Vincent a touché son premier ballon, j'ai compris qu'on allait bien s'entendre tous les deux. C'est un

« collectif », tu vois ce que je veux dire : il préfère passer la balle, plutôt que s'enfermer à tout prix dans une attaque individuelle.

Et comme il a le sens du jeu, ça paye drôlement : il voit le partenaire démarqué et lui adresse une passe décisive. Bon, d'autres fois il rate, mais ça nous arrive à tous.

Ce soir-là, il m'a lancé la balle et encouragée :

– Shoote !

Je n'avais personne devant moi, mais j'étais loin du panneau. N'empêche, j'ai shooté sans me poser de questions, et hop ! dedans !

Trois minutes après, on a refait le même coup, et encore, et encore, et encore. J'ai marqué ce jour-là cinq tirs à trois points à la suite ! Bon, notre ligne des trois points à nous n'est pas

aussi éloignée que celle des pros, mais quand même.

Après chaque shoot, Vincent et moi on se congratulait en nous tenant, l'air de rien, de plus en plus serré dans nos bras. Il m'appelait « Miss Trois-Points ». Ça faisait rire les autres. Nous, on savait bien qu'on faisait les clowns pour la galerie, mais nos doigts appuyaient chaque fois un peu plus sur la peau, nos joues s'effleuraient, nos souffles se rapprochaient...

Le dernier match de la saison, ils l'ont joué le jour de la kermesse. Je dis « ils » parce que je n'y ai pas participé : tu venais de partir et c'était l'ambiance Kleenex et yeux rouges à la maison. J'ai su plus tard par Lisa que Vincent n'avait pas joué non plus ce jour-là. Il lui avait dit que je devais être très triste et que ça lui gâchait l'envie de jouer.

Vois-tu, papa, c'est ça qui me fait le plus mal aujourd'hui : Vincent n'a plus mis les pieds sur un terrain de sport. Et c'est ça que je cherche à te dire depuis le début : Vincent est tombé malade, sérieusement malade. Vincent se déplace maintenant en fauteuil roulant. Vincent a les jambes paralysées.

3

Tu comprends maintenant pourquoi j'ai retardé le moment d'arriver en classe, le jour de la rentrée. Je n'avais pas très envie de voir Vincent. Et je ne t'ai pas dit toute la vérité au sujet de ma dispute avec maman.

En réalité, j'ai fait semblant de vouloir qu'elle m'emmène en voiture, j'étais à peu près certaine qu'elle ne le ferait pas, et si elle l'avait fait, le temps

qu'elle s'habille et qu'on ouvre le garage, j'aurais été en retard pareil. Ce que je voulais, c'était gagner du temps, arriver le plus tard possible.

Bien sûr, c'était en raison de ton départ et de ce qu'allaient dire les copines, mais c'était surtout parce que je savais que Vincent viendrait à l'école en fauteuil roulant. J'étais au courant de sa maladie, même si je n'en connaissais pas tous les détails.

Je les avais aperçus un matin, sa mère et lui. Elle le poussait sur le parking du supermarché et tu ne peux pas savoir la peine que j'avais ressentie. Comme si le sol s'ouvrait pour m'empêcher de courir.

Et j'avais tourné les talons.

J'ai été lâche, je le reconnais. J'ai manqué de courage, et je ne m'en sens pas très fière. Mais aussi, tu venais de

nous quitter, et j'ai trouvé ça tellement compliqué. En une seconde j'avais imaginé le dialogue que nous aurions eu Vincent et moi, comme deux petits vieux échangeant nos malheurs :

LUI : Je ne peux plus marcher, je suis paralysé à cause d'un sale microbe.

MOI : Je sais. On m'a dit ça. Et moi, mon père est...

LUI : Oui, je suis au courant. Tout le monde est au courant. On devrait faire un club tous les deux !

MOI : C'est une bonne idée. On s'appellerait « Frappés par la vie » ou « La faute à pas de chance », ou « Les éclopés de la rentrée »...

LUI : On participerait aux émissions de télé-réalité !

D'accord, ce n'est pas très drôle, et il y avait sûrement une façon normale

de nous parler, Vincent et moi. Sauf que notre vie n'était pas normale, je trouvais, et ce qui nous arrivait à l'un et à l'autre m'atteignait trop ce jour-là.

Je ne me cherche pas d'excuse, et je suis sûre que tu comprends très bien ce que je ressens...

Bon, finissons-en avec le jour de la rentrée.

En classe, dès que je me suis assise à ma place, j'ai senti le regard de Vincent. J'ai éprouvé un sentiment proche de la panique, mais j'ai fait l'effort de tourner ma tête dans sa direction. Il m'a considérée froidement, avec juste un petit sourire en coin qui pouvait signifier : « J'ai bien compris pourquoi tu es en retard, va. »

Je me suis empressée de retourner la tête vers le tableau. Mlle Soulage a alors attiré notre attention sur le fait que

Vincent viendrait désormais en fauteuil à l'école, comme si on n'avait pas compris. Elle a parlé d'une voix guillerette, la voix qu'elle aurait prise pour nous annoncer un voyage scolaire et j'ai trouvé ça insupportable. Elle a demandé à Vincent s'il voulait lui-même expliquer ce qui lui était arrivé et ça m'a donné une bonne raison de le regarder à nouveau. Il a fait signe que non, que la maîtresse pouvait expliquer à sa place.

Elle a révélé le nom de sa maladie :

– La myéline est une sorte de gaine qui entoure certaines fibres nerveuses, particulièrement dans la moelle épinière. Il arrive que cette substance soit atteinte pour une raison ou pour une autre, on appelle ça une myélite...

Mlle Soulage en parlait posément, paisiblement presque. On devinait qu'elle

avait tenu à s'informer et que la mère de Vincent lui avait expliqué les choses en long et en large. C'était un bon point pour la maîtresse, n'empêche qu'elle m'agaçait à parler de la maladie de Vincent comme elle aurait débité une leçon.

J'ai cessé de l'écouter jusqu'à ce qu'une rumeur parcoure les rangs, une sorte d'excitation réjouie, et comme je fronçais les sourcils ne comprenant pas, Mlle Soulage, d'un ton patient, m'a mis les points sur les «i» :

– Je crois que tu ne m'as pas écoutée, Mélanie. Je viens de préciser que la maladie de Vincent n'est pas irréversible. On peut parfaitement guérir d'une myélite, et sans garder de séquelles. Vous jouerez ensemble au basket.

J'ai hoché la tête avec compréhension et forcé un sourire à mes lèvres.

Je ne croyais pas trop à l'optimisme de Mlle Soulage. Je me suis dit que c'était pour elle une bonne façon de conclure et de nous mettre au travail. Et je me suis demandé comment elle savait pour le basket.

La classe a repris un cours ordinaire jusqu'à la récréation. Lorsque la sonnerie a retenti, Marion s'est levée et m'a interrogée du regard.

J'ai eu un temps d'hésitation. Quand j'ai vraiment compris la situation, il était trop tard. Marion a cru, ou fait semblant de croire que ça ne m'intéressait pas de pousser le fauteuil de Vincent et elle s'en est chargée. Ils me sont passés tous les deux sous le nez, Vincent sans un regard.

Nous nous sommes retrouvées seules dans la classe, Mlle Soulage et moi. Les autres étaient sortis sans même que je

m'en rende compte. La maîtresse me regardait avec bienveillance. Elle devait voir que j'étais au bord des larmes. Mais je ne voulais pas de sa pitié, j'ai réagi et je me suis tirée toute seule de ce mauvais pas.

Tu veux savoir comment, papa ? Grâce à mon sens de l'humour ! Il paraît que j'en ai hérité de toi. En tout cas, tu me l'as souvent répété et maman a toujours été d'accord avec ça.

Avant que Mlle Soulage ait pu me dire quoi que ce soit, j'ai repris un des mots qu'elle avait employé un moment plus tôt à propos de la maladie de Vincent et j'ai dit :

– Mon père, lui, c'est irréversible !

4

Avec maman, on s'est fait un après-midi canapé-télé, tandis que la pluie cinglait les carreaux. On a des moments complètement fâchés et d'autres où on s'entend bien, quand elle ne m'agace pas trop.

Je me suis sentie heureuse auprès d'elle, on ne pensait plus au parapluie Mary Poppins ni à la porte claquée, c'était déjà de l'histoire ancienne. On se serrait l'une contre l'autre comme

deux vieilles copines. C'est ce que je lui ai dit, d'ailleurs :

– Tu es ma vieille copine.

– Non, m'a-t-elle répondu. Ce n'est pas le rôle d'une mère. Je veux bien être ta « vieille » maman, si tu tiens au qualificatif, mais pas ta copine...

Et j'avais de nouveau auprès de moi la maman d'avant, ma vraie maman sûre d'elle, confiante, solide et forte, ma maman rassurante et consolante. Pas celle qui se goinfre de brownies en ingurgitant des litres de thé vert pour se donner bonne conscience.

Elle a ajouté :

– Tu devrais rendre visite à Léa ou à Soraya, et les inviter. Je trouve que tu passes trop de temps seule, et je me demande ce que tu mijotes pendant des heures dans ta chambre. Tu n'écoutes même plus de musique.

– J'écris un roman.

Parfois, proclamer la vérité est la meilleure façon de la cacher. Maman ne m'a pas crue, et c'est exactement ce que je voulais.

– Cela te va bien de me reprocher de ne pas sortir, lui ai-je lancé pour parler d'autre chose.

On s'est regardées, on a senti l'une et l'autre qu'il suffisait d'un rien pour qu'on commence à se disputer. Alors maman a calmé le jeu.

– Bon. Et si on se regardait *La mélodie du bonheur* ?

J'ai fait mine de ne pas en avoir envie.

– Encore une histoire de baby-sitter, et un film du siècle dernier !

– D'une gouvernante, Mélanie. Et le film ne date que de la seconde moitié du siècle, si tu permets...

– Es-tu sûre que le DVD marche ? Il doit être rayé à force de passer !

Mais j’ai moi-même introduit le disque dans le lecteur et maman a appuyé sur la télécommande.

La mélodie du bonheur ! Je t’entends ricaner. Tu penses comme moi aux garçons Von Trapp et à leurs ridicules chapeaux tyroliens. Qu’est-ce qu’on a pu rire avec ça ! N’empêche que tu avais eu beau te moquer de ce film plein de bons sentiments, la fois où tu l’as regardé avec nous, je t’ai entendu siffloter toute la semaine *Mes choses favorites*. Et je suis prête à parier que tu as pleuré, comme je pleure chaque fois, quand le Capitaine chante *Edelweiss* au nez et à la barbe des nazis.

Mais comment parier avec toi ? Et voilà ce qui me manque le plus depuis

ton départ : ne pas avoir la possibilité de bavarder de petites choses sans importance, pas même au téléphone.

Ta voix me manque tellement...

Après le film, qui dure près de trois heures, nous étions comme assommées.

– Si nous n’avions pas ce temps déprimant, ce serait le moment d’aller faire une balade, a dit maman.

Soudain, elle a frappé dans ses mains.

– J’ai une idée. On va se faire des crêpes, qu’en penses-tu ? Et un chocolat chaud !

– Bien épais ! ai-je renchéri.

À table, elle ne s’est servi qu’une petite tasse de chocolat et n’a mangé qu’une crêpe. Je m’en suis étonnée.

– Si je m’écoutais, je mangerais le plat ! m’a-t-elle assuré.

Je lui ai trouvé meilleure mine tout à coup et j’ai compris pourquoi : son regard brillait d’une volonté nouvelle.

– Si je veux m’en sortir et reprendre mon travail, il faut que j’arrête de compenser avec la nourriture. Et dès ce soir, fini les somnifères. Je me lèverai ainsi la bouche moins pâteuse et trouverai peut-être le courage de m’habiller...

Elle semblait décidée à réagir, à se reprendre en main. Je me suis serrée contre elle :

– Maman-bonheur, lui ai-je murmuré à l’oreille à cause de *La mélodie*. Maman-comme-avant.

– De toute façon, nous n’y pouvons rien, m’a-t-elle chuchoté à son tour en me lissant tendrement les cheveux. La

vie continue ! Et on ne s'en sort pas si mal toutes les deux.

J'ai failli lui parler de Vincent. Mais bon, je ne voulais pas débarquer avec mes problèmes, elle avait assez des siens. Dès qu'elle irait mieux, je lui raconterais...

Après le goûter, maman s'est lancée dans une opération de rangement. J'ai regardé n'importe quoi à la télé, tandis qu'elle s'activait au rez-de-chaussée en chantonnant *Mes choses favorites*...

Et puis je l'ai entendue monter l'escalier. Quand la porte de ma chambre a couiné sur ses gonds, je n'ai pas réagi tout de suite, accaparée par la télé. C'est le silence d'après, un silence beaucoup trop long qui m'a alertée.

Un frisson glacé m'a parcouru le dos. « Mon roman ! », j'ai pensé. Je l'avais laissé ouvert, sur mon bureau.

Je me suis propulsée hors du canapé à la vitesse de la lumière. Trop tard ! Maman revenait déjà, brandissant mon cahier :

– C’est quoi, ça ? Tu peux me dire ?

Il y avait longtemps que je n’avais pas vu maman aussi en colère. Je peux même dire que je ne l’avais jamais vue ainsi.

La colère, passe encore. Le pire était ce mélange de dégoût, de déception et de tristesse.

– Comment peux-tu écrire des *horreurs* pareilles ?

Elle agitait mon cahier comme un chiffon sale. J’ai réussi à le lui arracher des mains. Elle s’en fichait du cahier, je veux dire de l’objet. Elle n’a même pas cherché à le reprendre et c’est ça qui m’a fait le plus mal.

– Comment as-tu osé ? Comment t’es-tu permise ?

Elle lançait les questions sans attendre de réponses.

– C’est vrai que tu traînes toujours en robe de chambre, ai-je répliqué pour ma défense, et que tu t’empiffres de sucreries. Tu le dis toi-même !

– Je ne te parle pas de ça ! Comment oses-tu *écrire à ton père* ?

Je n’ai rien su répondre. Je ressentais la toute-puissance de son chagrin. Il n’y avait rien à dire, rien à faire. Je ne pouvais pas rivaliser.

– Je ne... je ne voulais pas... ai-je commencé sans conviction.

– Ah ! tu ne voulais pas ! s’est-elle écriée. Mais c’est pourtant ce que tu as fait ! Tu ne respectes donc rien !...

– C’EST TOI QUI NE RESPECTES RIEN !

Je hurlais.

– TOI QUI NE COMPRENDRAS JAMAIS RIEN !

Je ne me contrôlais plus. J'ai jeté le cahier au visage de maman et j'ai fichu le camp.

J'ai ouvert la porte de la maison et je suis sortie sans me donner la peine de la refermer. C'est maman qui l'a claquée de toutes ses forces.

VLANG la porte ! Et CLING le fenestron ! Cette fois, j'ai entendu distinctement le bruit du verre brisé.

5

J'ai repéré le grand cèdre, ses branches agitées par les bourrasques. La maison de Vincent se trouve dans la deuxième rue sur la droite. J'ai couru jusqu'à elle et j'ai appuyé sur la sonnette sans la moindre hésitation.

Dès l'instant où j'étais partie de la maison, j'avais su exactement où j'allais. Et peut-être même depuis plus longtemps encore : depuis le jour de la rentrée des classes...

J'ai entendu du bruit de l'autre côté de la porte et j'ai imaginé la tête de la mère de Vincent me voyant débarquer ainsi, trempée, sans manteau ni capuche, avec aux pieds mes chaussons-souris roses, gorgés de pluie, et qui viraient au gris.

Tant pis ! Il y avait urgence.

La porte s'est ouverte et... C'était le père de Vincent, pas sa mère. Comment avais-je pu oublier qu'il avait un père ?

– Mélissa ! s'est-il écrié.

– Non, moi c'est Mélanie.

– Entre vite !

Il m'a inspectée de la tête aux pieds, mais ne m'a fait aucune réflexion.

– Ôte tes chaussons, s'est-il contenté de dire. Je vais t'en apporter des secs.

Il s'est absenté moins d'une minute avant de revenir avec une serviette de bain et une paire de mules. Pendant ce

temps-là, j'avais vainement essayé d'inventer un prétexte à ma visite. Mais je n'ai pas eu besoin de mentir :

– Sèche toi, m'a dit le père de Vincent en me tendant la serviette. Je ne sais pas où je suis allé chercher cette « Mélissa », je n'en connais pas. Tu ne m'en veux pas de la confusion ?

Et sans attendre ma réponse, il a claironné :

– Vincent, mon garçon ! Une visite pour toi. C'est Mélanie. Je crois que ça urge...

– Attends, m'a lancé Vincent. Laisse-moi te parler le premier... Je te demande de m'excuser.

Je l'ai regardé sans comprendre. Il a fait rouler son fauteuil jusqu'à moi. Il n'y avait pas beaucoup de chemin, sa chambre n'est pas immense.

– Quand un malheur arrive à quelqu'un, a-t-il continué, on ne sait pas bien comment s'y prendre et on commet des maladresses. J'ai eu le temps de réfléchir à tout ça...

Et il a répété d'un ton grave :

– Je te demande donc pardon de ne pas t'avoir parlé le jour de la rentrée.

Je me suis approchée, j'ai pris ses mains dans les miennes.

– Non, c'est à moi de te demander pardon ! À cause de ta maladie, je n'ai pas osé te...

– Hé, doucement, ce n'est pas comparable ! a réagi Vincent en reculant légèrement le fauteuil. J'ai dit « quand un malheur arrive à quelqu'un ». Moi, ce n'est qu'une myélite. Je vais guérir, Mélanie. Ce n'est pas comme ton père qui est...

– Non ! l'ai-je coupé.

Je ne voulais pas qu'il prononce le mot, s'il te plaît. C'était à moi de le dire. J'ai pris une grande inspiration et j'ai lâché :

– Mon père qui est mort. Voilà. Il n'est pas « parti », il ne nous a pas « quittés ». Il est *mort*, ai-je redit avec insistance.

– Mais je sais ce qui est arrivé à ton père ! s'est récrié Vincent, désesparé. Qu'est-ce que tu imagines ?

– Je sais que tu le sais, ai-je ricané, ce n'est pas la question... Tout le monde le sait. Moi la première, tu penses bien ! C'est la réalité, et on ne peut rien contre.

Grâce à la serviette, j'avais tout séché d'un coup : la pluie et les larmes. Mais celles-ci ont remis ça.

Vincent s'est rapproché et m'a entouré la taille de son bras :

- J'aimerais tellement t'aider !
- Mais tu m'aides, Vincent. C'est bien pour ça que je suis venue ! Et je ne vais pas si mal, sois tranquille.
- J'ai caressé ses cheveux.
- Vincent, mon Vincent...
- Ma Mélanie...

Il a prononcé mon prénom avec une telle douceur.

- J'écris dans un cahier, lui ai-je expliqué. C'est une sorte de journal intime, j'y raconte ma vie, mais je m'adresse à mon père comme s'il vivait encore, comme si son cœur ne l'avait pas lâché brusquement au milieu du mois d'août, comme s'il nous avait juste *quittées*, maman et moi, comme s'il était juste *parti* de la maison. Tu comprends ?

Vincent a acquiescé.

– Maman a lu mon cahier, ai-je poursuivi. Et elle est indignée que je puisse écrire des « horreurs » pareilles... Mais je ne suis pas folle ! Je sais ce que je fais. Je sais bien que papa n'existe plus, que la vie l'a rayé de la carte... Simplement, je ne voulais pas écrire le mot « mort ». Pas tout de suite. Depuis le début, je gardais le secret dans les pages de mon cahier. Je voulais que les lecteurs ne comprennent qu'à la fin de mon livre ce qui s'était vraiment passé.

J'ai insisté :

– J'écris un *roman*.

– Comme ton père. Lui aussi en écrivait.

– C'est une façon différente de raconter la vérité.

On a frappé à la porte de la chambre que Vincent m'avait demandé de fermer quand j'étais entrée. C'était son père.

– Mélanie, un appel de ta maman pour toi...

– Si elle t'appelle ici, a fait Vincent, c'est que tout va s'arranger.

Je n'en étais pas si sûre. J'ai pris le portable qu'on me tendait.

– *Mélanie...*

– Maman ?

– *Écoute, il fait un temps de chien... Je vais m'habiller, sortir la voiture et venir te chercher. Tant pis pour la planète !*

Il n'y avait aucune colère dans sa voix, juste tout l'amour d'une maman :

– *J'ai pris le temps de lire vraiment ton cahier. Je voudrais qu'on en parle, toutes les deux. J'ai tant de choses à te dire, ma petite écrivaine, tant de questions à te poser...*

– Maman, tu dois me croire : je ne suis pas folle. C'est ma façon de raconter la vie.

– *Je l’ai bien compris, puce.*

J’ai dit encore :

– En faisant semblant d’écrire à papa, je continue à penser à lui. Je continue à l’aimer...

J’ai laissé passer quelques secondes.

– Maman...

– *Oui, ma chérie...*

– Je t’attends.

Et j’ai ajouté :

– Je vais bien, tu sais. Je suis avec Vincent.